

Doug Saunders

# Du village à la ville

Comment les migrants changent le monde

*traduit de l'anglais (Canada)  
par Daniel Poliquin*

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Titre original : *Arrival city : the final migration and our next world*

Éditeur original : Alfred A. Knopf Canada, Toronto

© Doug Saunders, 2010 et 2011 pour la postface

ISBN original : 978-0-307-39689-1

Cette édition est publiée avec l'accord de Knopf Canada,  
une marque de Knopf Random Canada Publishing Group,  
filiale de Random House of Canada Limited

ISBN 978-2-02-109457-2

© Éditions du Seuil, octobre 2012,

pour l'édition française sauf au Canada

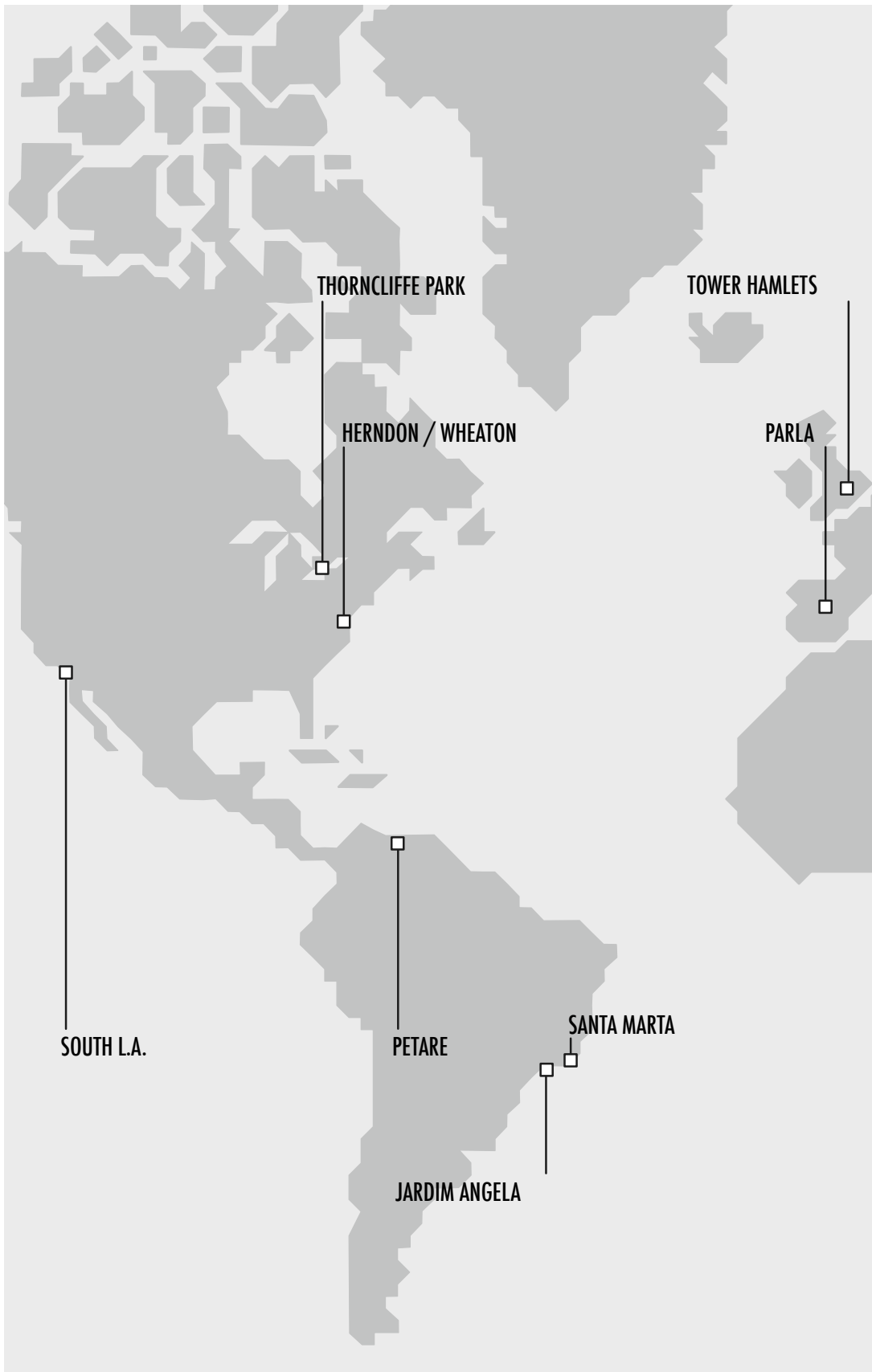
© Éditions du Boréal, octobre 2012,

pour la traduction française et pour l'édition française au Canada

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Elizabeth Renzetti*



**THORNCLIFFE PARK**

**TOWER HAMLETS**

**HERNDON / WHEATON**

**PARLA**

**SOUTH L.A.**

**PETARE**

**SANTA MARTA**

**JARDIM ANGELA**

## Les villes tremplins et leurs villages

□ Ville tremplin

■ Village

LES PYRAMIDES



SLOTTERVAART

KREUZBERG



TATARY



1 MAYIS MAHALLESI



KIBERA



EMAMZADEH 'ISA



NORTH MUMBAI



DORLI

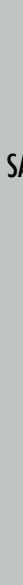


RATNAGIRI



BISWANATH

DORLI



SANFENGZHEN



KAMRANGIRCHAR / KARAIL



LIU GONG LI



SHENZHEN





# Avant-propos

## Le lieu qui change tout

Ce que l'on retiendra du <sup>xxi</sup> siècle, exception faite peut-être des conséquences des changements climatiques, sera l'ultime migration des populations rurales vers les villes. À la fin du siècle, l'espèce humaine se sera intégralement urbanisée. Ce mouvement déplacera une masse d'individus sans précédent — 2 ou 3 milliards, soit à peu près le tiers de l'humanité — et presque tous leurs semblables en ressentiront les effets. Ce sera la dernière migration de cette ampleur, et la métamorphose qu'elle imposera à la vie familiale, de la famille nombreuse des campagnes à la petite famille des villes, marquera le terme d'un immense chapitre de l'histoire humaine : la croissance démographique ininterrompue.

Le dernier grand choc migratoire, qui a eu pour théâtre l'Europe et le Nouveau Monde entre la fin du <sup>xviii</sup> et le début du <sup>xx</sup> siècle, a remodelé du tout au tout la pensée humaine, le gouvernement des États, la technologie et l'idée que nous nous faisons du bien commun. L'urbanisation de masse a provoqué la Révolution française, la révolution industrielle et, dans leur sillage, tous les grands bouleversements sociaux et politiques des deux derniers siècles. Mais à l'époque, ce coup d'accélérateur à l'évolution humaine est passé totalement inaperçu : on n'en voit ainsi nulle mention dans les journaux des années 1840 ou dans les débats parlementaires à l'aube du <sup>xx</sup> siècle. La migration vers les villes et l'apparition de nouvelles enclaves de transition urbaines étaient des réalités dont les premiers intéressés avaient à peine conscience. Les catastrophes de l'urbanisation sauvage

— les souffrances, les soulèvements révolutionnaires et les guerres — résultaient essentiellement de cet aveuglement : nos prédécesseurs n’ayant pas su prévoir ce raz-de-marée humain, ils ont cru l’endiguer en créant des zones urbaines où les nouveaux venus se retrouvaient piégés, exclus, brimés. L’histoire de cette époque est principalement celle des déracinés, ces êtres privés de tout droit, qui essaient de manière soudaine et parfois violente d’obtenir droit de cité.

Si nous commettons la même erreur aujourd’hui et considérons la vaste migration en cours comme s’il s’agissait d’un phénomène négligeable, d’un bruit de fond ou d’une fatalité à jamais éloignée de nos rivages, nous risquons de vivre des explosions et des déchirures autrement plus graves. Certaines conséquences de ce mouvement de masse se font déjà sentir : les tensions que suscite l’immigration aux États-Unis, en Europe et en Australie ; les déflagrations politiques en Iran, au Venezuela, à Mumbai, à Amsterdam, dans les banlieues parisiennes. Mais bon nombre de ces mutations et de ces ruptures échappent encore à nos regards. Nous ne comprenons pas cette migration parce que nous ne savons pas en reconnaître les contours. Nous ne savons pas où regarder. Nous demeurons impuissants à cartographier la reconfiguration de notre monde.

Dans les pérégrinations que m’impose mon métier de journaliste, j’apprivoise les villes inconnues en prenant le métro ou le tramway jusqu’à leurs terminus, ou en me faufile dans les interstices et les recoins oubliés du centre-ville, et je fais le tour des lieux. Alors s’ouvrent à moi des endroits toujours fascinants, dynamiques, sinistres, improvisés, périlleux, débordant de nouveaux arrivants et de projets audacieux. Ce n’est pas toujours par choix que je me hasarde jusqu’aux confins de la ville : ce sont les événements qui font l’actualité qui m’ont attiré dans les quartiers de l’extrême nord de Mumbai, sur les franges poudreuses de Téhéran, sur les coteaux de São Paulo et de Mexico, dans les tours d’habitation de Paris, d’Amsterdam et de Los Angeles où couve le ressentiment. J’y ai découvert des gens qui étaient nés dans des



villages, mais dont l'esprit et l'ambition étaient tournés vers le cœur symbolique de la grande ville, engagés dans une lutte titanique pour se faire une place bien à eux dans le tissu urbain, pour eux-mêmes et leurs enfants.

J'ai constaté que ces anciennes populations rurales façonnaient des espaces urbains étonnamment semblables partout dans le monde : des espaces dont l'apparence physique variait mais dont les fonctions premières, incluant les réseaux humains, étaient claires et identifiables. Au sein de ces espaces, je repérais des régularités dans les institutions, les coutumes, les conflits et les frustrations créées et ressenties, et ce, dans toutes les cités pauvres du monde « en développement » et les grandes villes prospères de l'Occident. À nous aujourd'hui de porter un regard plus attentif sur ces lieux, car ce ne sont pas seulement des foyers de conflit et de violence potentiels mais aussi des quartiers où s'opère la transition qui éloigne la pauvreté, où se forge la future classe moyenne, où se déploient les rêves, les mouvements et les gouvernements de la prochaine génération. À l'heure où l'efficacité et la raison d'être de l'aide étrangère suscitent un scepticisme profond et justifié, je crois que ces espaces urbains transitionnels offrent des solutions. C'est ici, et non à l'échelle « macro » de l'État ou « micro » du ménage, que les investissements sérieux et soutenus des gouvernements et des agences internationales sont le plus susceptibles de créer des bienfaits durables à l'abri de toute corruption.

Au cours de mes recherches, j'ai séjourné dans une vingtaine de ces lieux, en quête d'exemples éloquents de phénomènes qui métamorphosent les villes et les villages dans un très grand nombre de pays. Je ne veux pas esquisser ici l'atlas des arrivées ou quelque guide universel de cette grande migration. Il se passe des choses fascinantes partout : à Lima, à Lagos, au Caire, à Karachi, Calcutta, Djakarta, Beijing, Marrakech, Manille. Je n'ai rien inventé non plus. Des spécialistes des migrations et des études urbaines, des sociologues, des géographes, des anthropologues et des économistes ont déjà étudié les faits que je décris

ici, et nombre de ces chercheurs m'ont généreusement accordé leur concours.

Cependant, il y a encore trop de citoyens et de dirigeants qui ne saisissent pas cette réalité nouvelle : la grande migration humaine se manifeste dans la création d'un espace urbain particulier. Cet espace transitionnel — la ville tremplin (*arrival city*) — est le lieu où se produira le prochain boom économique et culturel, ou alors, la prochaine explosion de violence. Tout dépend de notre capacité de voir les choses à temps et de notre désir d'agir maintenant.

# 1

## Aux franges de la ville

*Liu Gong Li, Chine*

Tout commence dans un village. Aux yeux du nouveau venu, ce hameau-ci semble figé dans le temps, imperméable au mouvement et au changement, seul au monde. Pour un peu, on le confondrait avec la nature. Lui faire l'aumône d'un regard, de la fenêtre de son véhicule, c'est ne voir qu'un petit amas de bâtiments, un îlot tranquille au charme ordonné, discret. On imagine alors un mode de vie agréable, à l'abri des tensions de la modernité. Ces quelques masures usées par les intempéries nichent sur la crête d'une vallée modeste. Quelques animaux de ferme s'agitent dans leur enclos, des enfants courent le long d'un champ, un mince filet de fumée s'échappe d'une hutte et un vieillard, un sac de toile sur le dos, s'engage dans un bosquet.

L'homme, nommé Xu Qin Quan, est à la recherche d'herbes médicinales. Il descend l'antique sentier pierreux qui longe les champs en terrasse et conduit à la petite clairière au fond de la vallée, comme le font les membres de sa famille depuis dix générations. Là se trouvent les remèdes de son enfance : les tiges fines de *ma huang*, qui font transpirer pour chasser le rhume, les branches feuillues de *gou qi zi*, qui restaurent le foie. Il coupe les tiges avec son canif, les met dans son sac et remonte jusqu'à la crête. Il reste là quelques instants à contempler les nuages de poussière qui s'élèvent au nord, où les ouvriers de la voirie s'affairent à transformer le chemin étroit et cahoteux en un grand

boulevard asphalté. L'aller-retour à Chongqing, au nord, qui demandait autrefois une journée entière, ne prendra bientôt plus que deux heures. M. Xu voit les panaches de poussière donner une couleur ocre aux arbres au loin. Il songe aux grandes souffrances, aux malheurs qui ont torturé les siens et tué des enfants, à la famine qui les a tenaillés des décennies, à l'ennui qui les a paralysés ensuite pendant de longues années. Ce soir-là, à l'assemblée du village, il proposera le remède souverain à tous ces maux. À compter de ce soir, dit-il, nous cesserons d'être un village.

Nous sommes en 1995, et le village s'appelle Liu Gong Li. Il n'a guère changé depuis des siècles : son apparence, ses familles, sa culture artisanale du blé et du maïs. Il a acquis son nom, qui signifie « six kilomètres », lors de la construction de la route de Birmanie, à l'époque où la grande ville de la Chine intérieure, Chongqing, en était l'aboutissement oriental. Cette ville, les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale, n'était qu'un mirage, car le premier pont qui y menait avait été bombardé, et l'autre accès le plus proche, à des kilomètres de là, était tellement impraticable qu'il n'y avait aucun intérêt à faire le voyage, même si le Parti communiste l'autorisait. Le petit village n'avait aucun lien avec la moindre ville, ni avec aucun marché. On y pratiquait l'agriculture pour se nourrir. Le sol et les méthodes agraires rudimentaires ne permettaient pas d'échapper à la disette. Tous les trois ou quatre ans, les vicissitudes du temps et les antagonismes politiques provoquaient la famine et des gens mouraient, les enfants avaient faim. Entre 1959 et 1961, de terribles années, le village a perdu une grande partie de sa population. La famine a pris fin vingt ans plus tard, remplacée par une dépendance misérable à l'égard des subventions gouvernementales. À Liu Gong Li, comme dans toutes les communautés paysannes du monde entier, la vie rurale n'a rien de tranquille ou d'idyllique : au contraire, pour les natifs, la vie a toutes les couleurs d'une ordalie monotone et angoissante. Dans la dernière décennie du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque la Chine a adhéré à une certaine forme de capitalisme, ces villages-ci ont subitement reçu la permission d'exploiter les terres

non arables à leur profit. Donc lorsque M. Xu a proposé son remède, il n'y a eu aucune dissension : toutes les terres aux alentours seraient déclarées non arables. À compter de ce moment, le village a cessé d'être un village et est devenu une destination pour les villageois d'ailleurs.

Quinze ans plus tard, Liu Gong Li est un spectre qui se dresse en marge d'un boulevard à quatre voies embouteillé sur un kilomètre à l'entrée de la ville : au beau milieu d'une forêt de tours d'habitation se déploie un mirage scintillant de cubes gris et bruns s'accrochant aux coteaux à perte de vue, une formation de cristal totalement échevelée qui a oblitéré le paysage. Quand on se rapproche, les cristaux se matérialisent en maisons et en boutiques, en logements anguleux de briques et de béton de deux ou trois étages, assemblés par leurs occupants sans plans ni autorisations, juchés les uns sur les autres, jaillissant à des angles inattendus. Dix ans après que M. Xu a imposé son remède, son village de 70 âmes s'est accru de plus de 10 000 résidents ; moins d'une douzaine d'années plus tard, il a fusionné avec les villages avoisinants pour devenir une importante agglomération de 120 000 habitants dont peu y habitent officiellement. Ce n'est plus un village éloigné, encore moins un petit point sur la carte aux abords lointains de la ville ; c'est un quartier à part entière, essentiel, de Chongqing, ville de 10 millions d'habitants, blottis autour d'une péninsule de gratte-ciel qui fait penser à Manhattan par la densité de sa population et l'intensité de son activité. Avec plus de 200 000 habitants qui s'ajoutent à sa population chaque année et les 4 millions de migrants clandestins dans ses murs, Chongqing pourrait fort bien être la ville connaissant la plus forte croissance dans le monde\*.

---

\* Plusieurs agglomérations dans le monde peuvent prétendre au titre de « ville ayant la plus forte croissance », dont Dacca et Lagos, étant donné les significations multiples de l'expression : il peut s'agir de l'endroit où la croissance du nombre d'habitants est la plus forte (critère qui favorise les grandes villes), de celui où la population s'accroît le plus en pourcentage

Cette croissance est essentiellement impulsée par la multiplication de lieux comme Liu Gong Li, des implantations que les évadés des campagnes ont bâties eux-mêmes, connues en Chine sous le simple nom de « villages » urbains (*cun*), et qui fleurissent par centaines autour du périmètre de la ville, même si les autorités municipales n'en reconnaissent pas officiellement l'existence. Les rues et les pâtés de maisons sont strictement organisés selon les villages et les régions d'où proviennent les résidents ; ceux-ci appellent *tongxiang* — traduction littérale de « gens du pays » — leurs voisins originaires de leurs propres régions rurales. Au moins 40 millions de paysans s'établissent dans ces enclaves urbaines partout en Chine chaque année, même si une bonne partie d'entre eux — peut-être la moitié — finissent par rentrer dans leur village d'origine, refoulés par la misère ou le désespoir, ou par choix personnel. Ceux qui restent ont tendance à être d'une détermination à toute épreuve.

Aux yeux du nouveau venu, Liu Gong Li n'est qu'un bidonville fétide. Le vieux sentier qui descend dans la vallée est aujourd'hui une rue achalandée où s'entassent des maisons faites de bric et de broc. Sur son sol de terre battue se bousculent des boutiques de téléphonie, des boucheries, des cantines à ciel ouvert avec leurs immenses woks fumants où grillent des piments forts, des marchands de nippes, des outils, des bobines de fil en pleine action : bref, une cacophonie commerciale qui s'étend en serpentant sur deux kilomètres et se prolonge dans un labyrinthe de ruelles et d'escaliers en colimaçon dont les perspectives aériennes font penser à une gravure d'Escher. Les câbles d'électricité et de télévision obstruent le ciel ; les déjections coulent des murs de

---

(critère qui avantage les petites villes) ou du lieu où le taux de croissance augmente le plus rapidement. Cependant, avec un taux de croissance frisant les 4 % annuellement dans sa région métropolitaine (dont la population est de 32 millions d'habitants), Chongqing a droit à ce titre quel que soit le critère employé.

ciment des immeubles pour converger en cascade dans des égouts à ciel ouvert, qui conduisent à une rivière à la puanteur sans nom sous les ponts de béton au pied de la vallée. Il y a des immondices partout, dirait-on, et ils s'accumulent pour former une petite montagne derrière les maisons. Toutes les ruelles sont embouteillées de véhicules à deux, trois et quatre roues. Il n'existe pas d'espace où il n'y a personne, où il n'y a pas d'activité, et nulle part la moindre trace de verdure. Pour le nouveau venu, c'est le refuge infernal de ceux qui n'ont rien, le terminus des parias d'une nation gigantesque : le rendez-vous de ceux qui ont pris un aller simple pour le néant.

Mais la vraie nature de lieux comme Liu Gong Li se manifeste quand on quitte la rue principale pour emprunter les ruelles latérales de terre battue menant au fond de la vallée. Derrière chaque fenêtre, derrière la moindre anfractuosité dans le béton, une activité fébrile. Sur la crête surplombant la vallée, près de l'endroit où M. Xu a pris sa grande décision en 1995, le regard se porte de lui-même vers un bloc de béton rectangulaire et bruyant, blotti dans un coin reculé, d'où émane une agréable odeur de cèdre. C'est l'atelier et la maison où habitent Wang Jian, trente-neuf ans, et sa famille. Quatre ans auparavant, M. Wang est arrivé de son village de Nan Chung, à quatre-vingt kilomètres de là, avec l'argent qu'il avait économisé en travaillant deux ans comme menuisier : 700 yuans bis au total (102 \$\*). Il a loué une chambre minuscule, accumulé des bouts de bois et de fer et s'est mis à fabriquer, de ses propres mains, des baignoires en bois traditionnelles, désormais populaires auprès de la nouvelle classe moyenne. Il lui fallait deux jours pour en fabriquer une, et il les vendait avec un profit de 50 yuans bis pièce (7,30 \$). Au bout d'un an, il en avait vendu assez pour se procurer des outils électriques et emménager dans un atelier plus spacieux. Il a alors fait venir sa femme, son fils, sa belle-fille et son petit-fils. Tous dorment, font la cui-

---

\* Toutes les sommes dans ce livre sont exprimées en dollars américains.

sine, se lavent et mangent dans une pièce sans fenêtre à l'arrière, derrière un rideau de plastique, dans un espace qui est encore plus exposé aux éléments et exigü que la hutte au plancher de terre battue dont ils devaient se contenter dans leur village d'autrefois.

Mais pas question pour eux de repartir : ce réduit, en dépit de sa saleté et du reste, offre une vie meilleure. « Ici, vos petits-enfants ont la chance de devenir quelqu'un si vous arrivez à gagner votre vie. Au village, c'est tout juste si on arrive à vivre », me dit M. Wang, dans son dialecte sémillant du Sichuan, en enroulant une courroie de fer autour d'une baignoire. « Je dirais qu'à peu près 20 % des gens qui ont quitté mon village ont fini par ouvrir leur propre entreprise. Et presque tous sont partis. Il n'y a plus que des vieux là-bas. C'est devenu un village fantôme. »

M. Wang et sa femme envoient encore un tiers de leurs gains au village, assurant ainsi la subsistance de leurs parents à la retraite, et, l'année précédente, M. Wang a acheté un petit restaurant au bout de la route de Liu Gong Li que son fils gère. Ses profits sont minuscules parce que la concurrence est féroce : il y a douze autres fabriques de baignoires en bois à Chongqing, dont l'une est également située à Liu Gong Li. « C'est la mienne qui est la plus productive, dit-il, mais elle n'est pas nécessairement la plus rentable. » Il lui faudra donc économiser encore des années, en espérant que le commerce des baignoires en bois continue de bien se porter, pour acheter son propre appartement, envoyer son petit-fils à l'université et quitter Liu Gong Li — quoique d'ici là, si tout va bien, Liu Gong Li sera peut-être devenu un endroit où il fera bon vivre.

Dans toute la vallée, le cubisme gris se matérialise en une mosaïque de minuscules usines, sans existence officielle, dissimulées derrière un ramassis de bâtisses de béton construites n'importe comment. Au bout de la rue du fabricant de baignoires se trouve un lieu extrêmement bruyant où vingt employés forgent des garde-fous métalliques ; un peu plus loin, il y a un atelier où l'on fait des chambres froides sur mesure ; un autre où l'on mélange des pigments pour la peinture ; une entreprise où



l'on trace informatiquement des motifs de broderie avec une demi-douzaine de machines énormes ; une usine qui fabrique des bobines de moteur électrique ; un atelier à l'odeur répugnante où des travailleurs, à peine des adolescents, sont penchés sur des machines à sceller d'où sortent des jouets de plage gonflables ; des boutiques familiales, se ressemblant en tous points, qui fabriquent des étalages de magasins, des fenêtres aux cadres de vinyle, des conduites pour climatiseurs industriels, des meubles en bois bon marché, des cadres de lit ornementaux en bois, des transformateurs haute-tension, des pièces de motocyclette usinées à l'ordinateur et des hottes de restaurant en acier inoxydable. Ces usines, dont la plupart des produits sont destinés aux consommateurs asiatiques, ont toutes été fondées au cours des douze dernières années par la première vague de villageois arrivés ou par leurs anciens employés.

Dans chaque cube de béton brut, c'est le même scénario : établissement, lutte, soutien, économies, planification, calculs. Tous les habitants de Liu Gong Li, et les 120 000 personnes qui vivent sur cette bande de terre depuis 1995, sont arrivés d'un village. Quiconque parvient à rester ici plus de quelques mois s'installe pour longtemps, en dépit de la saleté, de la promiscuité et de la dureté de la vie, même si les enfants sont souvent laissés derrière chez des membres de la famille au village, parce que tous ont décidé que la vie est meilleure ici. La plupart ont vécu une odyssée extraordinairement longue d'abnégation et de privation. Presque tous envoient de l'argent chez eux, très souvent presque tout ce qu'ils gagnent, pour venir en aide aux parents du village, et épargnent en vue de faire instruire leurs enfants ici en ville. Tous se livrent à des calculs quotidiens où interviennent le fardeau insoutenable de la privation rurale, la dépense impossible qu'est une vie urbaine assumée à part entière et le cheminement hasardeux mais prometteur qui pourrait, sait-on jamais, former un jour un pont entre les deux mondes, le rural et l'urbain.

Autrement dit, la principale fonction de ce lieu est d'*arriver*. Liu Gong Li, comme des millions d'autres nouveaux quartiers

urbains périphériques dans le monde, remplit une série de fonctions précises. Ce n'est pas seulement un lieu où l'on vit et travaille, où l'on dort, se nourrit et s'approvisionne ; plus important encore, c'est un lieu de transition. Presque toutes ses activités importantes, au-delà de la simple survie, ont pour objet d'installer des villageois ainsi que des villages entiers dans la sphère urbaine, au cœur de la vie sociale et économique, qui offre la scolarisation, l'acculturation et le sentiment d'appartenance, menant ainsi à une prospérité durable. La ville tremplin est peuplée de personnes en transition — car les étrangers venus des campagnes s'y muent en citoyens résolus dont l'avenir, sur le plan social, économique et politique, réside dans la ville — et est en soi un lieu de transition car ses rues, ses maisons et ses familles feront un jour partie du noyau urbain lui-même ou alors échoueront pour sombrer dans la pauvreté, peut-être le néant.

La ville tremplin se démarque aisément des autres quartiers urbains, non seulement du fait de sa population rurale et migrante, de son apparence improvisée et en évolution constante, mais aussi des liens stables qu'elle crée, à partir de chaque rue, de chaque maison et lieu de travail, dans un sens bilatéral. Elle nourrit un lien durable et intense avec ses *villages d'origine*, leur envoyant constamment du monde, de l'argent, et leur transmettant son savoir dans un va-et-vient continu, ce qui pave la voie à la prochaine vague de migration, améliore les soins apportés aux aînés et la scolarisation des plus jeunes et finance le progrès du village. Elle profite aussi des raccords importants et profonds avec la *ville établie*. Ses institutions politiques, ses relations commerciales, ses réseaux sociaux et ses transactions diverses sont autant de marchepieds qui permettent aux nouveaux venus des villages de se faire une place, si précaire soit-elle, au seuil de la société majoritaire, et d'acquérir un point d'appui à partir duquel ils pourront se rapprocher du centre, eux et leurs enfants, se faire accepter et nouer de nouveaux liens. On fabrique des tas de choses à Liu Gong Li, on y vend de tout et le lieu abrite beaucoup de gens, qui ont tous un seul but, un projet qui est le dénominateur

commun de cette gamme folle d'activités : Liu Gong Li est une *ville tremplin*. Ici, dans la périphérie des grandes villes, se trouve le nouveau centre du monde.

Sur la crête qui surplombe la vallée, au terme d'une brève montée abrupte sur le chemin de gravier incurvé qui part du fond de la vallée où s'entassent toutes ces usines, se dresse un agrégat particulièrement dense d'immeubles en béton. Derrière un petit restaurant se trouve une ruelle : pénétrez-y et faufilez-vous dans un labyrinthe de tunnels et de passages étroits bordés de murs élevés et vous parviendrez à une petite cour grise. C'est un coin tranquille dans le chaos des taudis, avec des tabourets en bois entourant une petite table. L'air est chargé des odeurs fortes de la cuisine sichuanaise et on entend au loin des bruits de moteurs, de bébés qui pleurent, d'ordres hurlés, de klaxons. Accroupi près de la table, un vieillard vêtu de la tunique traditionnelle de drap vert, coiffé d'une casquette de baseball Nike et chaussé de souliers de toile usés comme en portent les paysans. À côté de lui, un chapeau de bambou conique rempli d'herbes médicinales qu'il a cueillies lors d'une promenade dans un petit espace vert peu fréquenté à l'extrémité de la vallée, derrière la montagne d'immondes haute comme un immeuble de cinq étages qui recouvre presque toute l'ancienne clairière.

C'est Xu Qin Quan, le cueilleur d'herbes curatives et le patriarche du village. Il vit exactement au même endroit qu'avant, au beau milieu de Liu Gong Li. Le passage à la vie urbaine a fait de lui un homme riche : avec ses revenus locatifs, il a acquis pour presque tous les membres de sa famille des appartements en copropriété qui coûtent 75 000 dollars chacun, soit dix ans de salaire pour un cadre. Il n'y a plus que lui qui vive là, proche de sa pharmacie naturelle. Le « village » demeure la propriété collective de ses résidents originels, et il reste, juridiquement parlant, un village. Ce qui signifie qu'aucun des centaines de logements ici, autre que le sien, n'appartient en propre à ses propriétaires, même si nombre d'entre eux ont acheté leur titre de propriété à la

collectivité et achètent et revendent leurs maisons moyennant profit. Ce marché immobilier lucratif a fait grimper les loyers et les prix réels des terrains, procurant aux « propriétaires » du village de migrants une source de capitaux par le jeu des loyers, des sous-locations et de la spéculation foncière — activités qui sont toutes officieuses et qui ne sont assujetties à aucun impôt — dont ils se servent souvent pour démarrer des entreprises. Les autorités municipales pourraient, du jour au lendemain, faire raser tout le district et en chasser les 120 000 résidents, ou alors les installer dans des tours d'habitation propres et en règle à côté d'usines textiles. C'est le sort qu'ont connu en Chine des centaines d'enclaves urbaines comme celle-ci, perturbant la vie et les relations économiques de familles qui avaient investi tout leur pécule dans ces têtes de pont urbaines. Mais les fondateurs du nouveau Liu Gong Li ont la certitude qu'ils ont devant eux au moins une bonne dizaine d'années avant qu'une telle chose ne leur arrive.

Les dirigeants du Congrès du peuple de Chongqing me disent en termes vagues qu'ils comptent un jour transformer toute cette mégalopole en une ville sans implantations sauvages, les remplaçant par des dortoirs propres pour les travailleurs et des appartements privés bâtis autour des centres industriels. Mais ils me disent aussi qu'ils veulent s'urbaniser le plus vite possible, et ce, à un rythme de croissance qui serait insoutenable sans une augmentation exponentielle de ces colonies périphériques à forte densité démographique. On trouve tous les jours de la semaine plusieurs tours de logements en construction autour de Chongqing (qui sont toutes l'œuvre d'entreprises privées), mais le service du logement social n'a pas du tout les moyens de suivre l'explosion démographique, et il est encore interdit aux villageois de s'établir en ville officiellement s'ils ne gagnent pas assez pour s'offrir un logement sur le marché privé. La ville tremplin n'est pas une anomalie temporaire. Dans les villes de la Chine intérieure, ces villages d'arrivants ruraux sont aujourd'hui des éléments intrinsèques, quoique sans existence officielle, du plan de croissance de la ville, de son économie et de son mode de vie.



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 106712 (00-00000)  
*Imprimé en France*